

Ce devait être une de ces vieilles bêtes de somme auxquelles on bandait les yeux pour les mener sous le feu qu'il tenait, bride courte, au moment où il fut pris sous la grêle des bombes. Il conduisait, traînée par une haridelle, une charrette lourde d'obus et sa journée consistait en un va-et-vient incessant entre l'arrière et la ligne de front pour approvisionner en munitions les pièces d'artillerie. Il chargeait et déchargeait les caissons, allait, venait, retenait son souffle, crachait. Il connaissait tout du chemin, ses embûches, ses gourbis où s'abriter en cas de gros temps.

Il allait, il venait quel que soit le danger. Plus l'ennemi bombardait, plus le tir s'intensifiait, plus il devait aller, venir, glisser entre les salves son attelage incertain : les conducteurs, c'était ainsi que, dans l'artillerie, on nommait les livreurs de bombes, étaient exposés. Et elles étaient gourmandes, les bouches d'acier fumantes, vomissant leur rouge et leur noir pendant des heures et des heures sans désespérer, faisant pleuvoir sur l'ennemi des gerbes de ferrailles qui vous expédiaient à la mort manu militari, tranchant bras, gorge, éventrant, émasculant, défigurant.

Dans le même temps, l'obus creusait dans le sol des trous où les soldats se

jetaient quand il était devenu impossible de soutenir l'assaut et en ce sens, paradoxalement, le boulet a pu aussi sauver des vies en ménageant des abris de fortune – les lignards les appelaient des gourbis – où l'on faisait le mort, comme on fait le dos rond, pour échapper à la mitraille.

Il était vital, quand vous étiez pris sous l'orage, de vous loger au plus vite dans une crevasse et de ne plus bouger un cil en attendant la nuit, de vous terrer dans l'oubli, de disparaître en quelque sorte, vous gommant du réel pour lui survivre.

Si vous esquissiez le moindre geste, une balle vous eût proprement épinglé au tableau d'horreur des morts pour la patrie et aujourd'hui votre nom serait couché en lettres d'or sur une stèle fleurie une fois l'an par les bambins de l'école, dans le village où vous aviez grandi.

Pas un seul village, chez moi, qui ne compte encore ses morts gravés dans la pierre. Il en est un, là-haut dans les Corbières, qui ne devait pas compter plus d'une soixantaine d'âmes à l'époque et qui a donné deux de ses enfants en 1914, puis deux en 1915 et encore deux en 1916, avec une régularité de métronome. Un seul pour 1917 et un dernier en 1918. La mort, ici, ne devait déjà plus avoir grand-chose à glaner.

Et lui aussi il s'y est mis. Il a appris à charger les caissons, il a surtout appris à ne pas s'affoler quand il devait conduire son attelage sous la mitraille, tenir le cheval pour ne pas renverser la cargaison,

Une patience

éviter les impacts. Mais on a beau avoir appris quelques gestes élémentaires, des gestes de survie, au moment où l'obus éclate à quelques mètres, c'est l'instinct qui décide, et le sang froid. A droite, à gauche, quelle route choisir ? Foncer droit devant vers des bras amis qui se tendent et vous adressent des signes désordonnés. C'est, à cet instant, l'instinct de la bête qui parle. Et l'on ne sait jamais, lorsqu'on sort de l'enfer, comment on en est revenu.

Sous une pluie de feu, un conducteur de ses amis, compagnon d'infortune, avait malencontreusement lâché sa bride. Il m'en faisait récit, le soir, sur la margelle du vieux puits où nous attendions les étoiles. Son cheval s'était immédiatement emballé. Il avait rué. La charrette s'était renversée et les caissons, éparpillés dans la nature. Pour faire face à son malheur, ce pauvre artilleur, qu'ils surnommaient l'Auvergnat, avait dû d'abord calmer l'animal, l'attacher à un tronc d'arbre décapité puis rétablir l'attelage et enfin récupérer son chargement, le rassembler à nouveau, caisson après caisson, sans compter ceux qui s'étaient ouverts en s'écrasant lourdement au sol et dont le contenu s'était éparpillé. Les balles sifflaient sur le plateau, comme sifflent les abeilles quand elles volent par milliers. Elles butinaient la mort à hauteur d'homme.

Tant bien que mal, l'Auvergnat avait accompli, dents serrées, ce travail de titan. Ce conducteur-là n'avait plus dormi depuis trois jours et trois nuits. Les bombardements qui redoublaient sous la côte 315 le rendaient fou. Ils s'intensifiaient d'heure en heure. De surcroît, il pleuvait. Les bouches de feu crachaient un enfer, des bouches par dizaines et ces gueules d'acier avalaient

les bombes goulûment, toujours plus de bombes, et vite, toujours plus vite. Alors, n'y tenant plus, le sifflement des balles à ses oreilles l'obsédant, se sentant traqué, l'Auvergnat s'était levé en hurlant, bras ouverts, buste offert, poumons gonflés.

On a vu souvent de ces soldats épuisés que la force de lutter abandonnait soudain. Ils se laissaient mourir dans leurs gourbis, n'écoutant plus, n'entendant plus, indifférents à la guerre plus présente, plus dense à mesure des avancées. Beaucoup sont morts ainsi, loin de tout. Ivres du vide qui s'était creusé en eux.

L'Auvergnat avait voulu sans la vouloir, comme inconsciemment on se sent parfois aspiré par le néant, une mort spectaculaire, son corps déchiré par une, deux, puis trois et quatre balles. À chaque impact, une giclée de chair mêlée de sang et puis du sang dans la bouche, un flot de sang vomi dans un râle d'horreur.

Toutes les images de son enfance avaient défilé dans ses yeux clairs mouillés de larmes comme on projette un film (mais un film muet) à l'accélééré et il était retombé aussitôt, balayé comme un fétu de paille, face contre terre, sa bouche dans la terre à la poussière mêlée. Il s'était effondré. Sans crier pour ne pas effrayer les chevaux.